

par Richard Marty

Hygiène et salubrité à Troyes et dans l'Aube au XIX^e siècle

Définie dans le *Larousse médical illustré* du docteur Galtier-Boissière, édition de 1924, l'hygiène n'est rien moins que la science de la santé. Est mis en exergue le souci majeur de la recherche et de la réflexion en ce domaine : permettre à l'homme de rester en bonne santé et de prendre soin de soi tout au long de son quotidien.

Après des siècles d'interdits religieux, d'ordre moral et spirituel, le XVIII^e siècle confère à l'hygiène une dimension politique et sociale que Rousseau illustre dans *L'Émile*. Il y insiste sur ce postulat que, en permettant à l'enfant d'accéder à l'instruction, en lui apprenant les soins du corps, il contribuera à édifier une société où l'hygiène collective ne pourra que se trouver améliorée. L'homme, citoyen, se régénérera du même coup et fera des siècles à venir une ère de progrès.

Or, en nous intéressant aux habitants de Troyes et de l'Aube au XIX^e siècle, nous verrons que les grandes épidémies vont pointer les retards dont cette société souffre, tout en offrant à cette dernière l'opportunité d'en tirer de fructueux enseignements. Hygiène et salubrité y sont deux marqueurs essentiels, alors que l'industrialisation y demeure encore balbutiante. Ce monde encore très rural exprime des réticences que les lumières de la ville ne peuvent guère faire disparaître, puisqu'elles se fondent sur des expériences trop jeunes.

Eaux troubles

L'Aube, au début du XIX^e siècle, est un département ancré profondément dans ses traditions paysannes. On élève

vaches et moutons, enfants et volailles en employant peu ou prou les mêmes méthodes que celles des aïeux nés sous Louis XV. À la campagne, chacun semble s'affairer au grand air et se soucier comme d'une guigne de la promiscuité. En ville, l'esprit est le même mais, la place faisant défaut, des interrogations surviennent.

Enserrée dans ses remparts, la ville, même si elle tend à déborder dans les villages alentour, conserve l'essentiel de ses activités économiques *intra-muros* et sa caractéristique principale, quand on examine le plan de Troyes en 1836¹, est l'omniprésence de l'eau. La domestication des divers cours d'eau atteste que, dès ses origines, la cité est une agglomération d'habitants ayant voulu tirer le meilleur parti de la rivière coulant à leurs pieds. Transport, énergie, eau quotidienne : rien ne manque que l'eau ne fournisse.

Elle apporte le meilleur, la force motrice, puisqu'en cette période de pré-industrialisation, les Troyens savent depuis très longtemps² en domestiquer les cours. Les moulins sont légion, en amont dans la campagne environnante mais aussi dans les murs. Aux moulins de Jaillard, de la Tour, du Meldançon, on travaille les céréales, le papier ou le fil. Mais les retenues d'eau nécessaires à la force hydraulique peuvent générer des querelles. Ainsi, en 1827, le maire reçoit-il une pétition des habitants voisins du moulin du Meldançon. Ceux-ci, logés rues du Faucheur, du Fort-Bouy, de Breuchet et quelques autres adjacentes, dénoncent les désagréments dont ils ont à souffrir, tant en hiver qu'en été, du fait des activités du meunier. Ses retenues d'eau créent une grande insalubrité en période de fortes chaleurs, les miasmes se développant. On y court de multiples dangers l'hiver, l'eau

< Le quartier des Tanneries contribue, par sa densité, à l'insalubrité de la ville. Les évacuations domestiques ajoutent aux vestiges divers, tels ces gonds, trace des grilles qui pouvaient interdire la libre circulation sur ce traversin.

(Sauf mention contraire, les documents proviennent de la collection de Michel Toussaint.)

¹ Archives municipales de Troyes, 4 Fi16.

² Jacques SCHWEITZER, *L'eau à Troyes*, Langres, Éd. Dominique Guéniot, 2007.